PIERRE ROMAIN

Aux Catholiques de Nîmes.

IL y a long-temps que je n'avois donné de mes nouvelles. Tout m'invite aujourd'hui à rompre un ſilence de pluſieurs années. Vous allez me trouver plus ſérieux qu'à mon ordinaire, mais peut-être auſſi plus utile. Dans ma jeuneſſe, du haut de mon laboratoire, promenant mes regards ſur votre cité, j'y découvrois, au moyen de ma lorgnette magique, les ligues cachées & les ſourdes menées de la petite égliſe. Charitablement médiſant, je me plaiſois à publier vos défauts, pour vous en corriger. La ſainteté de votre ancien prélat ne pouvoit le mettre à l'abri de mon inexorable cenſure. Mais, ſi ma plume ſévere n'épargnoit pas ceux que mon cœur chériſſoit, feroit-elle grace aujourd'hui à ces ſectaires audacieux, qui, après avoir bouleverſé le royaume, prétendent s'établir ſur les ruines de votre patrie.

Car, voilà le ſpectacle d'horreur que j'ai ſous les yeux. Ce ne ſont plus des ligues ſecretes, ce ſont des cabales ouvertes, & la perverſité de leur deſſein s'exhale par l'inſolence de leur diſcours. Citoyens, magiſtrats, prêtres, princes, roi : rien n'eſt épargné. Ils demandent par des cris ſéditieux que les états-généraux faſſent revivre les anciens privileges que leur violence avoit arraché à la foibleſſe de nos monarques. Eſt-il de l'intérêt de l'état ? Eſt-il de votre intérêt particulier de les leur accorder ? Voilà ſur quoi, il faut que je m'explique. Je le ferai, avec d'autant plus de franchiſe, que

l'auguſte aſſemblée nationale , en nous déclarant libres de communiquer nos penſées , nous a entiérement rendu cette précieuſe liberté , qu'un deſpotiſme injuſte nous avoit enlevé. Je trouverai , ſans doute , des contradicteurs ; mais , tant mieux. C'eſt du frottement des opinions que ſort la lumiere de la vérité.

Je ne crains pas d'aſſurer , qu'accorder aux proteſtans la liberté du culte , l'admiſſion aux charges & aux honneurs civils & militaires , c'eſt un mal qui ne renferme aucun avantage réel pour vous ni pour l'état , mais qui bien plus expoſe l'un & l'autre aux plus grands déſaſtres. Quelques réflexions ſimples vont porter cette aſſertion au plus haut point d'évidence.

Je ſais que cette faveur pourroit attirer en France les enfans des réfugiés , & n'eſt-ce pas un bien réel pour l'état que d'accroître ſa population ? Oui , quand en accroiſſant ſa population , on ne fait que multiplier le nombre de ſes citoyens fideles & induſtrieux qui ſont toute ſa force & ſa gloire. Mais , quel avantage retirera la patrie , ſi vous ne lui donnez que des membres inutiles & dangereux , ſi vous attirez dans ſon ſein ſes plus grands ennemis ? C'eſt d'après ces principes , que je ſoutiens que ces émigrations des proteſtans en France ſont plus à craindre qu'à deſirer.

Car , de croire qu'elles ſeront compoſées de ſujets capables , par leurs talens & leurs richeſſes , d'apporter l'aiſance dans vos villes & d'y faire fleurir le commerce , c'eſt ſe faire illuſion , & vouloir méconnoître l'attachement preſqu'invincible qu'on a pour le ſol qui nous a vu naître. Quelle apparence , que des citoyens aiſés , jouiſſant parmi leurs compatriotes de cette conſidération & de ces égards attachés à la fortune , ſe ſéparent de leurs amis , de leurs familles , rompent une multitude de liens ,

pour venir habiter au milieu d'une nation qu'ils ne connoiſſent plus ou qu'ils ne connoiſſent que par les rigueurs exercées contre leurs peres. Il n'y a que la voix de l'intérêt qui puiſſe perſuader une démarche ſi difficile, mais loin de les y engager ne leur crie-t-elle pas de ne point rénoncer aux reſſources infinies qu'offre un pays natal, pour aller ſe réléguer dans une terre étrangere, où de long-temps, ils ne pourront jouir des mêmes avantages, ni goûter les mêmes agrémens. De quelles gens ſeront donc compoſées ces troupes nombreuſes, qui doivent faire, ſelon vous, la proſpérité de vos villes? De gens ſans aveu, ſans mœurs, ſans probité, ſans fortune, n'ayant hérité de leurs peres que du deſir de les venger; qui, las de traîner dans leur pays une honteuſe exiſtence, ne ſe réfugieront peut-être dans le vôtre que pour échapper à la pourſuite des lois. S'ils ne les déſolent point par leurs meurtres & par leurs rapines, ils l'affameront par leur miſere, & les ſurchargeront par le poids de leur inutilité.

Vous vous plaignez de ce que ce n'eſt qu'avec la plus grande peine que vous pouvez vous procurer quelque emploie; mais que ſera-ce donc lorſque ces étrangers viendront tout envahir? Et ſi les proteſtans admis aux charges deviennent les diſtributeurs des graces, à quel titre pourrez-vous en eſpérer, lorſque vous aurez pour concurrens une foule de ſectaires qui les ſolliciteront comme vous? de-là qu'arrivera-t-il? ne trouvant plus de quoi ſubſiſter dans votre propre patrie, vous ſerez forcé de vous en exiler & de la laiſſer à ces étrangers de qui vous attendiez l'accroiſſement de votre fortune.

Non ce ne ſont point les ouvriers qui manquent, c'eſt l'ouvrage, & quand votre négoce doubleroit d'activité, il vous ſeroit impoſſible de les occuper au-delà de huit mois de l'année; auſſi combien de ces infortunés

pendant l'hyver, plongés dans la plus extrême misere deviennent, alors plus dangereux à la patrie par leur oisiveté présente, que précieux au commerce par leur travaux futurs. Que sera-ce donc si une partie des troupes licentiées, si les gabelles détruites viennent en accroître le nombre ? Augmenter encore cette classe de malheureux par l'affluence des protestans étrangers, n'est-ce pas augmenter la misere de l'état & non ses richesses ?

Mais sous ce prétexte, & pour parer à cet inconvénient, faut-il ôter à des citoyens honnêtes l'exercice libre de leur religion ? Qui sait ; c'est peut-être à cette dureté que l'on doit leur obstination dans l'erreur ? leur entêtement cessera quand vous n'y prendrez plus intérêt ; c'est l'imprudent empressement à les vouloir convertir malgré eux qui les attache à leurs préjugés ; plus vous y paroîtrez indifférens, moins ils y seront affectionnés ; d'ailleurs on remarque qu'ils sont plus que jamais disposés à imiter les usages des catholiques ; ils portent la cene aux malades ; plus unis avec eux, ils copieront avec moins de répuguance leur conduite. Cette ressemblance de mœurs les rapprochant peu-à-peu & applanissant chaque jour les obstacles qui s'opposent à leur retour, s'étendra bientôt jusques sur leur créance.

Cette assertion est contrariée par des faits incontestables & par l'expérience la plus constante. C'est le libre exercice de leur religion qui, dans tous les temps, enracine l'hérétique dans ses erreurs. C'en est la prédication la plus haute & la plus dangereuse, montrant leur doctrine sous les dehors les plus spécieux ; elle en cache le venin & la rend infiniment propre à séduire les simples que l'appas de la nouveauté y attire. L'hérésie de Calvin cessa d'être contagieuse dès que le culte public en fut prohibé & aboli. Cette défense lui imprima le

caractere honteux d'une improbation générale, & l'horreur qu'elle inspira dès lors, en devint le préservatif.

Interdisez-leur absolument tout culte public, fermez-leur la porte des charges & des honneurs civils & militaires. Qu'un tribunal puissant établi dans Nîmes, veille nuit & jour à l'exacte observance de ces importans articles, & vous les verrez bientôt abandonner le protestantisme; ils sont trop orgueilleux pour se soutenir long-temps dans un état d'humiliation, tourmentés par l'insatiable désir de dominer, ils abandonneront bientôt des erreurs qui leur en ôteront tous les moyens, & vous les verrez catholiques dès qu'ils auront constamment éprouvé que, pour parvenir aux honneurs, il faut l'être.

C'est à l'inobservance de ces sages réglemens que vous devez attribuer l'existence de tant de protestans; dans votre ville, plus on les transgressera, plus ces sectaires s'y multiplieront.

Ne suffit-il pas de connoître l'esprit & le caractere des protestans pour sentir combien il seroit imprudent de vous rendre à leur désir & de céder à leurs prétentions. Car enfin, convient-il que vous écoutiez des ambitieux qui ne tendent qu'à vous opprimer? convient-il que vous confiez les intérêts de votre patrie, le sort & la fortune de vos concitoyens à des gens antipatriotiques, prêts à tout sacrifier à l'idole de leur intérêt? Convient-il que vous armiez vos ennemis les plus implacable? Voilà cependant ce que vous feriez en déférant à leur demande; voilà où meneroit cette funeste condescendance.

Ils vous demandent d'être participans des avantages dont vous jouissez, mais vous ne les y aurez pas plutôt associés qu'ils ne penseront plus qu'à vous en dépouiller, & bientôt ils y réussiront: vous les laisserez tranquilles

dans leur erreur, ils s'efforceront à vous ébranler dans la foi : vous fouffrirez qu'ils foient proteftans, ils ne vous pardonneront plus d'être catholiques : vous leur laifferez faire publiquement les actes de leur religion; ils vous gêneront dans l'exercice de la vôtre : vous leur aurez donné la permiffion d'avoir des temples, ils s'empareront de vos églifes. Dès le moment que vous aurez pour eux un excès de tolérance, ils exerceront contre vous les excès de l'intolérantifme le plus violent : vous les recevrez dans votre patrie, ils travailleront à vous la faire abandonner : vous les admettrez, dans vos confeils, à vos charges, &c.... & par leurs cabales, ils réuffiront à vous exclure (1).

Vous dites qu'on fera des fages réglemens pour s'oppofer à leur invafion; foibles barrieres qu'ils refpecteront d'autant moins qu'ils font plus accoutumés à les franchir! Depuis long-temps ces réglemens n'exiftoient-ils pas, & ont-ils pu leur empêcher de dominer dans vos confeils, dans vos bureaux? &c.... où ils ne leur permettoient pas même d'entrer. Or fi les lois les plus formelles, fi toute l'autorité des rois portée fouvent jufqu'au defpotifme n'a pu mettre un frein à leur ambition, que fera-ce & à quel excès ne fe portera-t-elle pas lorfque cette même autorité affoiblie n'aura plus rien à leur oppofer, que, favorifée par la loi, elle fe verra appuyée des nombreux fuffrages qu'elle aura fu fe procurer par fon argent ou par fes brigues? Car des

---

(1) En 1782 le confeil extraordinaire permanent étoit déjà compofé de 19 proteftans & de 5 catholiques. Il fut détruit par arrêt du confeil le 12 octobre de la même année, & pour s'en venger, les proteftans calomnierent l'adminiftration auprès des chefs de la province. Ce fut fans fuccès. Ils imaginerent enfuite de lui fufciter un procès à la cour des aides. Tout Nîmes a été inftruit des moyens dont ils fe fervirent pour y parvenir.

catholiques même féduits par leurs artifices leur proftituent leur foi. Le moyen le plus ordinaire dont ils fe fervent pour fe rendre favorable le peuple, c'eft de leur perfuader qu'ils n'ont point de plus zélés défenfeurs; mais victimes infortunées de leur oppreffion, comment pouvez-vous le croire? Hélas! jufques dans les largeffes qu'ils vous font, vous devenez la proie de leur cupidité. Ils ne vous donnent d'une main que pour en retirer davantage de l'autre, & par la diminution injufte de vos falaires ils vous font rendre avec ufure les aumônes légeres qu'ils vous ont faites. C'eft ainfi qu'ils vous écrafent, lors même qu'ils paroiffent vous foulager. Mais c'eft peu pour ces ames vénales de tirer profit de vos miferes, ils repouffent aujourd'hui la main qui veut vous foulager. Votre fituation eft fi trifte & fi affligeante que les ennemis même de votre religion ne peuvent la connoître, fans en être touchés. Un juif charitable vous offre de l'ouvrage à un falaire au-deffus du taux ordinaire. La police s'empreffe d'autorifer un plan fi généreux, tous y applaudiffent, excepté ceux que vous regardiez comme vos plus zélés protecteurs.

Voilà ceux que vous avez préféré à vos freres, dans la députation aux états-généraux. Jugeant de leur conduite, par ce que vous en difent des écrivains à leur folde, vous les croyez fort occupés de tout ce qui peut contribuer à améliorer votre fort, & ils ne fongent qu'à leur propre établiffement. Leur marche, quoique fouvent oblique, ne tend jamais qu'à leur intérêt propre. Ils crient contre le defpotifme, mais c'eft pour renverfer avec le trône les lois qui leur font contraires. Ils demandent pour vous la liberté, mais c'eft pour jouir eux-mêmes d'une licence effrénée. Ils s'occupent de la

conftitution, mais c'eft pour y gliffer leurs principes. Ils demandent qu'on donne plus d'étendue aux droits de l'homme, mais c'eft pour y inférer des maximes favorables à leurs prétentions. Ils plaident la caufe des juifs, mais c'eft pour gagner plus sûrement la leur. Ce zele qu'ils affectent pour vos intérêts n'eft qu'un voile fous lequel ils fe cachent pour travailler avec plus de chaleur pour eux feuls. Dès que votre bien ceffe de procurer leur avantage, ils ceffent de s'en occuper. Heureux, quand vos intérêts font communs ! mais malheur, s'ils fe croifent. Ils font bien vîte facrifiés. Vous aurez beau exprimer vos vœux, de la maniere la plus folemnelle, par des cayers impératifs, vous ne ferez pas écoutés, lorfque vous contrarierez leurs prétentions. Tandis que toutes vos provinces, tous les ordres de l'état, le roi lui-même offrent à l'envi, fur l'autel de la patrie le facrifice généreux de leurs privileges les plus précieux ; les proteftans feuls en demandent avec audace de nouveaux ; les édits en leur faveur ne font pas affez favorables.

Mais direz-vous, ces privileges ne feront point de tort à l'état. Ils lui en feront beaucoup, puifqu'ils lui enlevent le plus grand des biens, la paix & la tranquillité. Ces privileges que les proteftans veulent fans ceffe étendre, & que les catholiques s'efforcent de reftreindre, ont ébranlé le trône & allumé dans toute la France ces guerres funeftes, qu'on n'a pu bien éteindre qu'en les anéantiffant. Qu'on rétabliffe l'édit de Nantes, & on verra bientôt fe renouveller tous les malheurs auxquels il a mis fin.

Car, de croire que les proteftans ne feront plus les mêmes qu'autrefois, c'eft les méconnoître. Ils font, dit Voltaire, de tous les fectaires les plus intolérans. Aveu-

glés par les mêmes préventions, dirigés par les mêmes principes, ils ſont comme leurs peres, & pire que leurs peres; auſſi attachés à leurs erreurs, ils ont un deſir plus violent de ſe venger. Cette paſſion ſemble croître d'âge en âge. Elle a étouffé de nos jours les ſentimens de la nature dans le ſexe & la condition où ils ſe font remarquer davantage. Une mere, de ſes mains, étrangla ſa propre fille à Uzez, où on l'inſtruiſoit pour ſa converſion. Une autre qui avoit reçu une éducation capable d'adoucir le caractere le plus farouche, diſoit à ſon petit-fils, que malgré les glaces de l'âge, elle ſentiroit encore aſſez de courage pour lui arracher la vie, ſi les guerres de religion lui en fourniſſoit l'occaſion.

C'eſt donc l'occaſion qui leur manque, & vous, imprudent Nîmois, vous la leur fourniriez, en les fortifiant par vos bienfaits, en les revêtant de charges & de dignités qui les rendent maîtres de votre ſort & de celui de tous vos concitoyens, en confiant à leurs mains perfides des armes, qu'à chaque inſtant ils peuvent tourner contre vous. Viperes ingrates que l'engourdiſſement de leurs forces mettoit hors d'état de vous nuire, rechauffées par vos bienfaits, elles ne revivent que pour vous donner la mort.

Ce ſont vos ennemis nés. Ils ne dépoſeront jamais cette haine héréditaire qu'ils ne cachent que pour la faire éclater avec plus de ſuccès. Ils ſont d'autant plus implacables, qu'ils croient avoir plus de raiſons de l'être, d'autant plus violens dans leur vengeance, qu'ils s'imaginent ne la pouvoir jamais porter au point d'une juſte repréſaille.

Mais à quoi bon faire connoître ces hérétiques aux habitans d'une ville qui a été pendant long-temps le théâtre de leurs fureurs. Vos peres échappés comme par

miracle de leurs mains ſanguinaires ; ne vous ont-ils pas raconté les excès de cruauté qu'ils ont exercé contre vos aïeuls, c'étoit peu pour eux de leur donner la mort, s'ils ne la leur euſſent donnée par les tourmens les plus inouis. Vous le liſez dans vos annales, à chaque pas vous en rencontrez les triſtes monumens.

Tels ils ont été, tels ils ſont encore. Cet eſprit antipatriotique, qu'ils auroient tant d'intérêt à cacher dans les circonſtances préſentes, ſe manifeſte en toute occaſion. Dans la derniere guerre les vîtes-vous jamais prendre intérêt au triomphe de nos guerriers ? Quelle joie ennemie, au contraire, ne faiſoient-ils pas éclater, aux moindres avantages que remportoient ſur nous nos fiers rivaux ! Quelle ſcene d'effroi ne vous donnerent-ils pas, à l'occaſion du prétendu enlevement de M. St. Etienne ? Agités par les fureurs du déſeſpoir, ils parcourent la ville, font tout retentir de leurs cris ſéditieux, aux geſtes ménaçans ſuccedent des projets ſanguinaires, frémiſſans de rage, ils déſignent déjà les premieres victimes qui doivent tomber ſous leurs coups, ils ſe partagent les différens quartiers pour le carnage.

Cet orage s'eſt diſſipé avec le bruit qui l'avoit fait naître, mais, qui vous dira que des faits plus certains ne le feront pas reparoître, d'une maniere plus funeſte ? car enfin, ou on leur accordera leur demande, ou elle leur ſera refuſée. S'ils obtiennent ce qu'ils deſirent, fiers de voir leurs projets réuſſir malgré vous, plus que jamais, vous ſentirez les effets de leur mépris & de leur haine. Armés du glaive de l'autorité, ils exerceront contre vous toutes les horreurs de l'ariſtocratie ; ſi, au contraire on les rebute, & qu'on ne veuille pas entrer dans leurs vues, atttendez-vous, à tout ce que la rage du fanatiſme au déſeſpoir peut opérer de plus fu-

rieux ; ces fcenes affreufes, qui, dans le fiecle paffé ont tant affligé l'humanité & la religion, fe renouvelleront encore. Qu'avez-vous pour repouffer ces violences, & pour arrêter le maffacre de vos femmes & de vos enfans ? une courageufe légion. Oui ; mais, fi elle n'eft pas toute compofée de vos ennemis, ce font eux qui la commandent, des citoyens fideles font obligés chaque jour de dépofer leurs armes entre les mains de ces perfides. Craignez-vous donc, qu'ils n'aient pas affez de moyens pour vous nuire ?......

Vous plaindrez-vous, après cela, de leurs affreux fuccès ? Ah ! ils le devront bien moins à leurs efforts qu'à votre imprudence.

Depuis long-temps l'inconféquence de votre conduite vous a fait plus de tort que les fophifmes de M. St. Etienne. C'eft en votre nom qu'il parle contre vous. C'eft fur vos cayers qu'il fe fonde. Vous dites que vous n'avez jamais approuvé ces articles qui favorifent fes prétentions ; mais que placés au milieu d'une foule d'hérétiques forcénés, qui, par leurs clameurs & leurs geftes menaçans, paroiffoient déterminés à foutenir, par la violence, ce que la cabale avoit dicté. Quoi ! vous ne voulez pas recevoir la loi d'un Roi que vous adorez, & vous fouffririez que les proteftans vous l'impofent.

Faites donc maintenant ce que vous ne pouviez faire alors. Qu'un défaveu formel à tout ce qu'on ofe vous attribuer, foit auffi éclatant que votre adhéfion y a paru notoire. Soutenez vos fentimens par des actes où la modération foit animée par la fermeté, & la fermeté adoucie par la modération. Dépofez ces chefs que la cabale feule a placé fur vos têtes, ne dépofez plus vos armes que chez vos freres ; révoquez des pouvoirs dont on ne fe fert que pour vous nuire ; qu'un de vous,

digne interprete de vos ſentimens, porte vos véritables vœux à l'aſſemblée nationale ; accoutumée à ſe diriger d'après l'opinion publique, peut-être n'attend-elle que vos réclamations, pour réprimer les prétentions des proteſtans. Puiſſe-je, après avoir vu le commencement de vos maux, voir auſſi votre courage en arrêter le progrès. C'eſt toute la conſolation que deſire ma vieilleſſe.

Je ſuis avec reſpect,

Votre, &c.

PIERRE ROMAIN.